



SABRINA JEFFRIES

La Dame de la Brume

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Sabrina Jeffries

Élevée dans une famille de missionnaires, elle a passé une partie de son enfance en Thaïlande. Diplômée de littérature, elle écrit des romances historiques et devient une auteure de best-sellers publiés dans le monde entier.

La Dame
de la Brume

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Sur les traces d'un escroc
N° 8562
Mon seul amour
N° 12659

LES DEMOISELLES DE SWAN PARK

Le bâtard
N° 8674
Séduisant et sans scrupule
N° 7398
L'homme qui refusait d'aimer
N° 7820

LES HOMMES DU DUC

1 – Oublions le passé
N° 11791
2 – Quand la passion l'emporte
N° 11884
3 – Les secrets de lady Zoé
N° 11902
4 – Neuf ans de réflexion
N° 11986

LA FRATERNITÉ ROYALE

1 – L'héritier débauché
N° 7890
2 – Escorte de charme
N° 8015
3 – Une nuit avec un prince
N° 8121

LES HUSSARDS DE HALSTEAD HALL

1 – Une Américaine à Londres
N° 10925
2 – L'aventurier
N° 10993
3 – La provocatrice
N° 11013
4 – Le défi
N° 11016
5 – Lady Célia
N° 11100

SABRINA
JEFFRIES

La Dame
de la Brume

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
WINDSWEPT

Éditeur original
Pocket Books, an imprint of Simon & Schuster, Inc.

© Deborah Martin Gonzales, 1996

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2019

Prologue

*Londres
Juin 1802*

Catrin Price relut encore une fois le message de lord Mansfield.

Retrouvez-moi à 21 heures à La Chèvre Verte. Je réserverai une salle à manger privée à l'arrière de l'auberge.

Il était bien plus de 21 heures, et il n'était toujours pas là. Pour la première fois depuis qu'elle s'était lancée dans ce projet, elle se demanda s'il était très raisonnable de retrouver un Anglais inconnu dans une auberge.

Un mauvais pressentiment l'avait poursuivie toute la journée. Depuis qu'elle était partie de chez elle, elle avait la désagréable impression d'être surveillée. Mais ce n'était sans doute qu'un mauvais tour que lui jouait son imagination. Sa grand-mère, qui était de nature vaillante, l'avait toujours accusée d'avoir peur de son ombre.

Lord Mansfield avait-il choisi cette auberge sordide pour une raison particulière ? L'avait-il attirée ici dans le but d'attenter à sa vertu ?

Ne sois pas ridicule. Il ne sait même pas à quoi tu ressembles, ni si tu es jeune ou vieille. Pourquoi s'en prendrait-il à une inconnue ?

Cependant, toute sa vie elle avait entendu des histoires terrifiantes sur ce qui pouvait arriver à une Galloise de la campagne se rendant seule dans une immense cité anglaise telle que Londres. Elle avait beau parler parfaitement anglais, elle voyait bien que les gens remarquaient son accent et se demandaient si elle serait une proie facile ou non.

Londres l'oppressait. La ville était trop grande, trop peuplée, trop bruyante, et beaucoup trop sale. Les collines couvertes de bruyère du pays de Galles lui manquaient, ainsi que les montagnes balayées par le vent et les massifs sauvages d'églantines. Ici, elle se sentait comme une créature effrayée enfermée dans un cachot, gardée par d'affreux geôliers dont elle ne comprenait pas le langage.

Elle pressa les doigts sur la liasse de billets au fond de sa poche. L'idée de les donner à un riche Anglais lui répugnait. Cet argent aurait pu servir à tant de choses... De nouveaux toits pour les cottages des métayers, une extension pour les logements exigus des domestiques, des livres pour l'école des pauvres...

Cependant, ce projet était plus important que tout. Elle allait enfin être libérée de la malédiction. Elle pourrait alors envisager l'avenir, et celui des gens qui dépendaient d'elle, avec espoir. Pour cela, elle était prête à payer n'importe quel prix.

Elle sortit le carnet qui l'avait conduite jusqu'ici, et le poids du passé s'abattit sur ses épaules, tels les gros nuages noirs sur Black Mountain par

un soir d'orage. D'après David Morys, le maître d'école de Llanddeusant, le livre avait au moins deux cents ans. Elle l'ouvrit et relut le texte écrit en gallois, qu'elle connaissait presque par cœur.

À toutes les femmes dont le sang de Morgana coule dans les veines, voici l'histoire de votre héritage, qui passe de mère en fille depuis des générations. Tenez compte de cet avertissement.

Le soir des noces de la fille de Morgana, Gwyneth, avec un marchand saxon, alors que les futurs mariés se tenaient devant le prêtre à Llanddeusant, Morgana apparut sur le seuil de l'église. Ses yeux scintillaient comme des diamants et ses cheveux avaient la couleur des flammes quand elle appela sa fille.

Ce fut une mauvaise surprise pour Gwyneth, car elle s'était enfuie en secret avec le Saxon, en espérant que, lorsque sa mère apprendrait leur mariage, il serait trop tard.

Mais Morgana, surnommée la Prêtresse de la Brume, car elle suivait l'enseignement des anciens, avait eu une vision la prévenant de ce qui allait se passer ce soir-là, et elle venait pour empêcher le mariage.

— Tu veux épouser cet homme, ma fille ? Ce Saxon de basse extraction ? Si tu voulais te marier, tu aurais pu avoir n'importe quel prince gallois, que j'aurais choisi pour toi !

— Ce n'est pas un prince que je veux ! protesta Gwyneth. J'aime ce marchand, et je l'épouserai.

— Il t'éloignera de nos anciennes coutumes ! Il corrompra ton esprit et te fera renoncer aux vérités que je t'ai enseignées !

— Non, mère. Je vous promets de rester fidèle à votre enseignement.

Morgana fit surgir de la brume une large coupe de bronze. D'un côté était gravé un corbeau. De l'autre, un guerrier en costume de combat et une jeune femme blonde vêtue uniquement de ses cheveux, qui s'enroulaient comme un serpent autour de son corps.

Morgana offrit la coupe à sa fille.

— Tu dois sceller ta promesse. Bois dans cette coupe, pour montrer que tu es ma fille.

Le marchand supplia Gwyneth de ne pas boire, car il craignait que Morgana n'empoisonne sa fille pour empêcher le mariage. Mais Gwyneth but, car elle aimait sa mère et voulait lui faire honneur.

Quand la coupe fut vide, Morgana sourit.

— Tu es vraiment ma fille. Je te donne cette coupe en cadeau de mariage, afin que tu te rappelles toujours ta promesse. À partir de ce jour, toutes les femmes de ta lignée devront boire dans cette coupe le soir de leurs noces, pour montrer qu'elles honorent les coutumes de leurs ancêtres. Cela leur donnera la sagesse et la beauté, tandis que leur époux aura la force du guerrier. Leur mariage sera béni.

Le visage de Morgana s'assombrit comme un ciel d'hiver, et elle poursuivit :

— Mais je te préviens : si une femme de ta lignée ne boit pas dans cette coupe le soir de son mariage, son mari mourra dans les trois ans, ses fils seront stériles, et ses filles transmettront ce mauvais sort jusqu'à ce qu'elles boivent elles-mêmes dans la coupe.

Les invités poussèrent des exclamations de stupeur en entendant cette malédiction, mais Gwyneth sourit.

— *Il en ira toujours ainsi, ma mère. Les femmes de ma lignée vous honoreront toujours, ainsi que les coutumes de nos ancêtres.*

Un frémissement glacé parcourut le dos de Catrin. Elle aurait voulu croire que cette malédiction n'était qu'une superstition. Mais, après avoir étudié l'histoire de sa famille, force lui avait été de reconnaître que tous leurs problèmes avaient commencé après que son arrière-arrière-grand-père avait vendu la coupe, au XVII^e siècle.

D'après ce qu'elle savait, l'objet avait été cédé à la famille de lord Mansfield. La description que celui-ci lui avait fournie de la coupe correspondait exactement à celle du carnet. Après des années de recherche, elle était certaine d'avoir enfin retrouvé le calice de Morgana.

Dieu veuille qu'elle ne se trompe pas ! Sans la coupe, elle ne pourrait pas se remarier, car elle prendrait le risque d'exposer un pauvre homme innocent au même sort que Willie, et elle n'aurait jamais d'héritiers. Son domaine et tous les gens qui dépendaient d'elle n'auraient aucun avenir.

Elle ne pouvait laisser ce malheur se produire.

1

Carmarthen, pays de Galles
Juin 1802

Evan Newcome lut l'inscription sur la pierre tombale de son père.

Thomas Newcome, 3 juillet 1741 – 25 avril 1802

Rien. Il n'éprouvait rien, hormis une brusque bouffée de haine et une peur qui lui serrait la gorge.

Les dents serrées, il remarqua qu'aucune épitaphe n'avait été ajoutée pour louer les qualités de père et de mari de Thomas Newcome. Cela le surprit, car Mary, sa sœur aînée, avait toujours préservé les apparences. Dès l'instant où elle avait épousé un tailleur, échappant ainsi à leur père, elle avait agi comme si leur enfance n'avait jamais existé. Evan s'était dit qu'elle avait délibérément oublié le passé. Peut-être que non, finalement.

Mais ce n'était sans doute pas elle qui avait choisi les mots à faire graver sur la pierre. Son frère aîné avait pu le faire. Goronwy, qui était

plus doué pour faire usage de ses poings que de sa cervelle, n'avait sans doute pas su quoi écrire.

— Evan ? C'est bien vous ?

Il se retourna et vit que lady Juliana Vaughan se tenait derrière lui. C'étaient elle et Rhys, son époux, qui l'avaient sauvé, des années auparavant, en lui faisant quitter l'épouvantable cottage familial pour l'envoyer à Eton. Ses sombres pensées s'évanouirent.

— Bonjour, madame, dit-il en souriant.

À plus de quarante ans, elle était toujours aussi jolie. Les années n'avaient fait que rehausser sa beauté.

Elle jeta un coup d'œil à la tombe et passa son bras sous celui d'Evan.

— Je suis désolée pour votre père. Je vous présente mes sincères condoléances.

— Merci, répondit-il simplement, s'abstenant d'ajouter qu'il espérait bien que ce démon brûlait à présent en enfer.

— J'ai été étonnée que vous ne veniez pas pour les funérailles, ne serait-ce que pour soutenir votre sœur.

— Croyez-moi, il aurait été plus douloureux pour Mary de supporter mon évident manque de chagrin. En mon absence, elle pouvait toujours dire aux gens que j'étais à l'étranger ou malade. Au fait, qu'a-t-elle dit ?

Juliana eut un sourire triste.

— Que vous étiez brusquement tombé malade.

— Vous voyez ? Je suis sûr qu'elle était soulagée que je ne sois pas là pour dire la vérité sur ce tyran domestique.

— Au moins, vous êtes là maintenant, dit Juliana en lui pressant le bras. Vous avez

probablement des affaires à régler avec votre frère et votre sœur ?

— Oui.

Cela faisait plusieurs heures qu'Evan était arrivé à Carmarthen, mais il repoussait sans cesse le moment de se rendre chez sa sœur. Comment allait-il lui expliquer qu'il préférait séjourner à l'auberge plutôt que chez elle ?

Il se sentait toujours mal à l'aise avec elle. Il avait beau faire des efforts, elle semblait toujours consciente des différences qui existaient entre eux à présent, et il était peiné de la voir se donner du mal, avec son mari, pour lui faire la conversation.

Loger chez Goronwy était absolument hors de question. Il éprouvait une affreuse impression de déjà-vu lorsque son frère laissait exploser sa colère parce que le repas ne lui convenait pas ou que l'un de ses enfants l'avait contrarié.

Evan ne supportait pas de voir l'histoire se répéter. Ni de se dire que lui aussi avait un tempérament violent et que si la situation avait été différente, s'il avait eu une épouse maladroite et des enfants sur qui passer sa colère...

Tu es la chair de sa chair, tu es son sang. Tu es comme lui.

Il secoua la tête pour chasser cette pensée.

— Mme Wynton, cette vieille commère, m'a prévenue de votre arrivée, reprit Juliana en lui lançant un regard de côté. Elle m'a dit que vous séjourniez dans sa misérable auberge. Vous ne croyiez tout de même pas passer par ici sans même nous rendre visite ?

— Vous savez que je ne ferais jamais cela, répondit-il avec un sourire. Mais j'ai quitté Londres si brusquement que je n'ai pas eu le

temps de vous envoyer une lettre. Je ne voulais pas vous déranger en débarquant chez vous sans prévenir.

— Ne soyez pas idiot. Vous venez si rarement que c'est un bonheur de vous avoir. Promettez-moi de venir dormir à Llynwydd. Rhys et les enfants seront heureux de vous voir. L'auberge de Mme Wynton n'est pas très bien tenue, vous savez, ajouta-t-elle sur un ton de conspiratrice.

— Vous prêchez un convaincu.

— Bien. Rhys est parti voir Morgan, mais nous devons déjeuner ensemble au *Bœuf et la Couronne*. Ne restez pas là, ajouta-t-elle en désignant la tombe. Joignez-vous à nous.

Evan acquiesça et la suivit. La compagnie de personnes amies l'aiderait à chasser sa mélancolie.

Ils avancèrent ensemble en silence. Evan était heureux d'être de retour au pays de Galles. Il avait oublié à quel point les gens y étaient accueillants, le ciel bleu, et les forêts d'un vert lumineux. Le paysage doux et sauvage de son pays natal éveillait en lui une vague de nostalgie. Au pays de Galles, il se sentait chez lui. Et il était lui-même étonné du bonheur qui l'envahissait à l'idée de parcourir de nouveau les vieilles rues tortueuses de Carmarthen.

Ils atteignirent rapidement la taverne où Rhys attendait Juliana, plongé dans la lecture d'une brochure politique.

— Bonjour, mon chéri, dit Juliana. Regarde qui j'ai trouvé, errant dans les rues du village.

La surprise s'inscrivit sur les traits de Rhys, qui se leva pour donner une tape sur l'épaule d'Evan.

— Espèce de vaurien ! Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus de ton arrivée ?

— Il était au cimetière, dit Juliana en lançant un regard sombre à son époux.

— Ah oui. J'avais oublié. Je suis désolé pour ton père.

— En réalité, je ne suis pas venu à cause de lui. Je suis à la recherche de la Dame de la Brume. J'ai entendu parler d'elle quand j'étais enfant, vous devez donc la connaître.

— Oui, commença Rhys, mais...

Juliana ne le laissa pas aller plus loin.

— Bien sûr, nous connaissons la *vieille* Dame de la Brume.

Elle s'assit, en lançant à Rhys un coup d'œil entendu. Ce dernier appela une serveuse, commanda un repas pour trois et se rassit. Evan s'installa face à lui.

— Que savez-vous, exactement ? J'ai entendu les légendes, naturellement. On dit qu'elle monte à cheval et tire à l'arc comme un homme, joue de la harpe comme une déesse et chante comme un ange. Je suis étonné qu'elle daigne s'intéresser à nous, simples mortels.

Rhys regarda Juliana en haussant les sourcils.

— Oui, ma chérie, raconte à Evan ce que nous savons sur la Dame de la Brume.

— Pourquoi vous intéressez-vous à la Dame de la Brume ? demanda Juliana à Evan.

— Avez-vous entendu parler du meurtre de mon ami Justin ?

— Oui, je me souviens d'avoir lu un article à ce propos dans le *Times*.

À cet instant, on leur apporta leur repas. Un *cawl* roboratif, soupe typiquement galloise, et

un gigot d'agneau rôti accompagné de pommes de terre et de chou. En parfaite hôtesse, Juliana remplit une assiette qu'elle posa devant Evan.

— Le *Times* disait que lord Mansfield avait été dévalisé et tué par des bandits de grand chemin. Je suis désolée, Evan. Vous avez subi beaucoup de pertes au cours de l'année écoulée, n'est-ce pas ?

Evan acquiesça d'un hochement de tête. À vrai dire, la mort de Justin l'avait bien plus chagriné que celle de son père. Des années plus tôt, Justin avait bravé les moqueries de leurs camarades de classe à Eton pour devenir l'ami d'Evan. Justin lui avait appris à se défendre des jeunes nobles snobs et des fils de marchands arrogants sans se faire attraper par le directeur.

Ils étaient restés amis à Cambridge, même quand Justin avait commencé à mener la vie insouciant d'un jeune aristocrate. Il était le seul qui pouvait arracher Evan à ses livres pour l'emmener faire une virée dans les cercles de jeux londoniens ou dans les maisons de tolérance. Le seul à pouvoir faire oublier à Evan qui il était et d'où il venait. Et lorsque les fiançailles d'Evan avec une riche fille de marchand s'étaient conclues par un désastre, c'était Justin qui l'avait obligé à cesser de ruminer.

Comment ce démon espiègle et insouciant pouvait-il être mort ? C'était inconcevable. Pourtant, c'était la vérité, et cela emplissait Evan d'une colère qui refusait de s'apaiser.

— C'est à cause de Justin que je suis à la recherche de la Dame de la Brume.

Ses amis le dévisagèrent bizarrement, et il précisa :

— Elle est la dernière personne à l'avoir vu en vie.

Evan se mit à manger, tandis que Rhys et Juliana échangeaient des coups d'œil intrigués.

— Comment le savez-vous ? s'enquit Juliana.

— Parce qu'il avait rendez-vous avec elle le soir où il a été tué.

— Et vous pensez qu'elle a quelque chose à voir avec sa mort ?

Evan préféra ne pas leur confier ses soupçons. Mieux valait attendre d'en savoir davantage avant de le faire.

— Pas forcément. Mais les tueurs n'ont toujours pas été retrouvés. J'espère qu'elle a vu quelque chose qui pourra m'aider.

Le regard de Juliana s'éclaira.

— Je vois. Alors, c'est très bien.

— Content que vous approuviez, répondit-il, un brin sarcastique. Dites-moi ce que vous savez sur elle.

— Elle est veuve, dit Rhys. Son histoire est tragique. Son mari, Willie Price, est mort le jour de leur mariage dans un curieux accident.

Evan éprouva malgré lui un élan de compassion.

— C'est affreux.

— Oui, répondit Juliana. Mais elle a surmonté cette épreuve et s'est fait une place dans ce monde.

— Nous l'avons vue une fois, lorsqu'elle est venue à Carmarthen, continua Rhys.

Sans raison apparente, il poussa un grognement et décocha un regard en coin à son épouse.

— Comment était-elle ?

Juliana ne laissa pas à Rhys le temps de répondre.

— Aussi merveilleuse que le prétend la légende.

— Tu sais sans doute qu'elle est fille de chevalier, et assez fortunée ? demanda Rhys.

Evan cligna des paupières, décontenancé. Il avait toujours pensé que la vieille femme était une de ces créatures qui vivaient en marge de la société, et qui serait passée pour une sorcière dans les temps anciens. Pourquoi une femme jouissant d'un statut élevé dans la société aurait-elle assassiné un aristocrate ?

— Elle est un peu étrange, poursuivit Rhys sans tenir compte des regards noirs de sa femme. Malgré son rang, elle s'intéresse à des choses particulières.

— Vous voulez dire, en dehors du tir à l'arc et de la harpe ?

Rhys eut un sourire énigmatique.

— Oui. Elle écrit. Tu as peut-être lu certains de ses ouvrages. Elle étudie les superstitions et le folklore gallois. Morgan et moi lui avons proposé de publier ses essais. Je pense qu'elle t'intéressera plus que tu ne le penses.

— Nous verrons. En attendant, j'aimerais connaître son vrai nom et savoir où je peux la trouver.

— Oh, cela, c'est facile ! s'exclama Juliana. Elle s'appelle Catrin Price et vit près de Llanddeusant. Je peux vous expliquer comment vous rendre au village. Ensuite, les villageois vous montreront où elle habite. Son domaine s'appelle Plas Niwl, le Manoir de la Brume. C'est tout près du lac de Llyn y Fan Fach, où se situe la légende de la fée qui épousa un mortel. Leurs descendants sont censés être les grands érudits de Merthyr Tydfil.

Evan connaissait cette histoire. Un marchand était tombé amoureux d'une fée vue au bord du

lac. Celle-ci avait accepté de devenir son épouse, lui apportant en dot de l'or et du bétail. Mais elle lui avait promis de demeurer sa femme seulement jusqu'au jour où il la frapperait trois fois. Après des années de mariage et la naissance de quatre enfants, l'homme avait levé la main à trois reprises sur son épouse. Celle-ci avait alors disparu, emportant l'or et le bétail.

Sage décision. Quel dommage que sa mère n'en ait pas fait autant !

— Vous devriez en profiter pour aller voir le lac, ajouta Juliana. C'est tellement beau.

Son expression mélancolique le fit sourire. Juliana avait des idées très romantiques sur le pays de Galles. Un domaine appelé le Manoir de la Brume, situé tout près d'un lieu renommé pour ses légendes, avait de quoi enflammer son imagination.

— J'essaierai, promit-il. Mais je n'aurai pas beaucoup de temps.

— Cela veut-il dire que vous ne resterez pas longtemps parmi nous ?

— Je le crains.

Soutirer la vérité à une vieille femme aussi rusée que Catrin Price lui demanderait de la patience et de l'ingéniosité. Il devrait prendre de grandes précautions pour éviter de l'effrayer.

Juliana soupira.

— Quand vous serez là-bas, je vous conseille de descendre au *Dragon Rouge*. Mais vous repasserez chez nous en retournant vers la côte, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Et, cette fois, je vous préviendrai de ma visite, promit-il en souriant.

— Ne vous en faites pas. Vous savez que nous sommes toujours heureux de vous avoir. Cependant...

je me demande si j'aurai un jour le plaisir de vous accueillir avec votre épouse.

Evan repoussa son assiette avec un grognement.

— Ne recommencez pas avec cela. Je vous ai déjà dit qu'aucune femme sensée ne choisira jamais un ennuyeux érudit pour mari.

— Vous n'êtes pas ennuyeux. Vous êtes jeune, beau et fort. N'importe quelle femme serait fière de vous épouser.

Evan ne prit pas la peine de cacher son amertume.

— Je connais quelques femmes qui ne seraient pas de votre avis. La noblesse me méprise, car je suis de basse extraction, et mon éducation fait peur aux personnes de ma classe sociale. Je suis trop gallois pour les Anglaises, et trop anglais pour les Galloises. Je suis acariâtre, obstiné, et je manque de charme.

Je suis la chair de sa chair, le sang de son sang.

Il fit un effort pour repousser cette pensée.

— Bref, il est peu probable que je rencontre quelqu'un à qui je convienne. Le sujet est clos, je ne dirai pas un mot de plus.

— Tant mieux, rétorqua Juliana. Car ce ne sont que des sottises. Vous êtes considéré comme un génie par vos pairs, vous avez un don pour les langues, vos traductions de nos textes anciens font l'unanimité, et vos conférences à Cambridge attirent un public nombreux. Aucune femme digne de ce nom ne se souciera que vous soyez de basse extraction. Croyez-vous que je me sois souciée des origines de Rhys, quand il m'a courtisée ? Elles étaient certes parfaitement respectables, mais mon père espérait me voir épouser un duc.

— Ce qui n'aurait jamais marché, dit Rhys sur le ton de la confiance. Juliana a une trop forte

personnalité. Elle aurait rendu un duc très malheureux.

— Rhys Vaughan ! protesta Juliana.

— Mais tu me rends parfaitement heureux, ma chérie.

Juliana posa sur Rhys un regard d'adoration, et Evan éprouva une pointe d'envie.

— Rhys, au moins, possédait des terres. Je n'ai pas le moindre arpent à mon nom. Où que j'aille, quoi que je fasse, je serai toujours le fils d'un pauvre fermier. Aucune femme n'oubliera cela, simplement parce que j'ai réussi dans certains domaines.

— Vous dites cela parce que vous n'avez pas encore trouvé la femme qu'il vous faut, décréta Juliana.

Evan n'avait pas envie de discuter de cette question avec elle.

— Vous avez peut-être raison. En attendant, je suis bien heureux d'avoir des amis comme vous, ajouta-t-il en se levant. Et si je dois dormir chez vous ce soir, je ferais mieux d'aller chercher mes affaires.

Rhys lui sourit, comprenant visiblement pourquoi il avait hâte de s'éclipser.

— Nous te retrouverons ici avec la voiture dès que nous aurons fini.

Evan acquiesça d'un signe de tête et sortit de l'auberge.

Juliana le suivit des yeux. Elle aimait Evan autant que ses propres enfants, et elle détestait lui voir cet air malheureux.

— Tout ira bien, lui dit Rhys en lui prenant la main. Evan a survécu à beaucoup d'épreuves, il survivra à celle-ci.

— Il a besoin d'une femme. Tu le sais bien.

— Oui, mais il devra la trouver tout seul.

— Si je tenais la fille qui lui a brisé le cœur, je pourrais la tuer. Il était prêt à quitter l'université pour elle. Comment a-t-elle osé rompre leurs fiançailles sans explication alors qu'Evan était si amoureux d'elle ?

— Elle avait sûrement ses raisons.

— Ne la défends pas. Je ne comprends pas qu'une femme ne veuille pas de lui.

— Tu n'es pas objective. De toute façon, ils n'étaient visiblement pas assortis. Tu devrais être contente qu'il ne l'ait pas épousée.

— Oui, mais il est devenu tellement cynique !

— Tu t'imagines que lui raconter des sottises sur la Dame de la Brume l'aidera ?

— Que veux-tu dire ?

Rhys sourit, amusé.

— Tu le sais très bien. Pourquoi ne lui as-tu pas dit que la Dame de la Brume dont il entendait parler dans son enfance est morte il y a deux ans et que c'est maintenant sa petite-fille qui porte ce nom ? Tu ne l'as pas prévenu que cette Dame de la Brume était une adorable et timide demoiselle tout à fait ensorcelante.

Juliana eut un petit reniflement hautain.

— Si je le lui avais dit, il n'y serait pas allé. Il a tendance à éviter les jolies demoiselles, ces temps-ci. Ce sera encore pire, maintenant que Justin est mort. Son ami l'obligeait au moins à sortir.

— Et toi, tu l'obliges à faire la connaissance de Catrin Price.

— Elle est parfaite pour lui. C'est une jeune femme érudite, brillante, attentive, bonne, et...

— Tu ne disais pas qu'elle avait repoussé tous les soupirants qui l'ont approché depuis la mort de M. Price ?

— Elle ne repoussera pas Evan.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Intuition féminine.

— Et tu crois qu'elle lui plaira ?

— Naturellement. Puisqu'elle est ensorcelante.

Rhys sourit et se pencha pour l'embrasser.

— Pas autant que toi, *cariad*.

Juliana se sentit fondre de tendresse, comme toujours. Que Rhys trouve Mlle Price ensorcelante était plutôt bon signe, en définitive. Elle espérait qu'Evan serait de son avis.

Car il faudrait au moins une sorcière pour abattre les défenses qu'il avait érigées autour de lui.

Catrin prit une profonde inspiration avant de plonger dans le lac Llyn y Fan Fach. Elle ressortit la tête de l'eau en crachotant et en frissonnant. Elle avait la chair de poule, mais cela lui était égal. Le froid était vivifiant.

Elle traversa le lac avec souplesse. Le silence de la forêt n'était brisé que par le clapotis de l'eau. Après avoir nagé un long moment, elle reprit pied, rejeta ses cheveux trempés en arrière et regarda autour d'elle.

La brume s'étalait à la surface de l'eau, dessinant des formes fantastiques et changeantes. Parfois, elle croyait voir les fées jouant de la harpe et dansant, ou même la Dame du Lac. Il suffisait que le brouillard soit assez épais pour que l'imagination s'emballe.

Malheureusement, les formes qu'elle distinguait aujourd'hui étaient menaçantes et lui rappelaient sa désastreuse excursion à Londres la semaine précédente et son retour précipité au pays de Galles. Elle marmonna un juron en gallois. Ce n'était pas une bonne idée de venir au lac, si cela ravivait ses peurs et faisait resurgir des souvenirs effrayants.

Elle regagna le rivage où elle avait laissé ses vêtements.

Absorbée par ses pensées, elle ne remarqua l'homme sur la rive que lorsqu'elle fut sortie de l'eau. Son corps était exposé jusqu'à la taille. Seigneur, qui était-il ?

Grand, avec de larges épaules, il avait appuyé le pied sur un rocher et la regardait, apparemment aussi surpris qu'elle. Ses yeux sombres passèrent de son visage à son cou, puis se rivèrent sur ses seins.

Bonté divine ! Elle ne portait que sa chemise. Ses joues s'empourprèrent, et elle s'enfonça dans l'eau jusqu'au cou. Que faisait cet étranger ici ? D'ordinaire, personne ne s'aventurait près du lac à une heure aussi matinale.

La panique la submergea. Devait-elle regagner la rive opposée à la nage ? Mais alors, elle ne pourrait pas reprendre ses vêtements. De plus, il la verrait sortir de l'eau.

L'homme s'approcha, comme pour mieux la voir.

— Qui êtes-vous, monsieur, pour m'espionner ainsi ?

Il se figea, visiblement sous le choc.

— Vous êtes donc réelle ?

— Naturellement. Que croyiez-vous ?

Il secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— Pendant un moment... j'ai cru voir la fée de Llyn y Fan Fach. Mais il est évident que vous êtes bien une créature de chair et de sang, ajouta-t-il avec un sourire contrit.

Son accent gallois, sa voix grave éveillèrent en elle une émotion profonde et inconnue.

— En principe, je n'accorde pas beaucoup d'importance à ces fariboles, continua-t-il. Mais quand vous êtes sortie de l'eau et que vous êtes apparue dans la brume, comme par magie...

— Je vois, murmura-t-elle en évitant son regard.

Les étrangers s'aventuraient rarement dans ce lieu isolé. Personne ne l'entendrait crier, si cet homme la tirait hors de l'eau pour la jeter sur la rive.

Elle lui coula un regard discret. Il n'avait pas l'air violent, mais il ne ressemblait pas non plus aux naturalistes inoffensifs qui arpentaient les bois avec leurs cannes et leurs guides des forêts.

Il était taillé comme un bûcheron, avec des traits ascétiques et un visage sombre et sévère. Ses cheveux châtain, épais et bouclés, et ses longs cils le rendaient très séduisant. Cependant, ses vêtements étaient simples, comme s'il ne cherchait pas à attirer les regards.

Quand elle changea de position, il détourna les yeux.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangée. Un de mes amis m'a parlé de ce lieu et je suis venu y jeter un coup d'œil.

Catrin n'était pas sûre qu'il soit sage de bavarder avec ce géant. Son langage et son comportement étaient ceux d'un lettré, mais ses yeux tristes trahissaient une connaissance qui dépassait le simple enseignement des livres. Cependant, elle n'avait pas le choix. Elle était en quelque sorte prise au piège.

— Vous habitez par ici ?

— Pourquoi me posez-vous cette question ? répliqua-t-elle, un peu inquiète.

Il eut un petit sourire.

— Je vous promets que je ne vais pas vous manger. Je cherche une demeure qui est dans les parages et je pensais que vous pourriez m'aider. Les indications que l'on m'a données à Llanddeusant n'étaient pas très précises.

La demande semblait innocente, et sa voix était douce. Catrin se détendit.

— Laissez-moi m'habiller, et je vous montrerai le chemin. Je connais bien les routes par ici.

— Je vous remercie.

Comme il attendait sans bouger, elle ajouta :

— Pourriez-vous vous retourner, s'il vous plaît ? Mes vêtements sont sur la rive.

— Oh, bien sûr. Désolé.

Sans le quitter un instant des yeux, Catrin sortit de l'eau pour attraper ses vêtements. Elle s'attendait qu'il se retourne d'une seconde à l'autre, pour s'emparer d'elle. Mais, par chance, il était aussi courtois qu'il le paraissait et n'esquissa pas un mouvement.

Elle ôta sa chemise mouillée et en enfila une autre. Ce ne fut qu'à ce moment qu'elle se rendit compte que le vêtement trempé était complètement transparent. Pour qui avait-il dû la prendre ? Jamais elle ne serait allée nager si elle avait su qu'un homme passerait par là ce matin.

Le silence se prolongea, et l'inconnu s'éclaircit la gorge.

— J'espère que ce n'est pas trop loin. Les gens que j'ai vus en ville ne parvenaient pas à se mettre d'accord sur la distance.

— Ils n'ont pas l'habitude de voir des étrangers, et ils ont dû vous donner des indications bizarres. « Quand vous voyez le champ avec une

vache, tournez à gauche, à l'endroit où les bois s'épaississent », par exemple.

— Ou bien : « Tournez au gros rocher. » Quand je leur ai demandé des précisions, ils m'ont répondu : « Oh, il est très gros, vous ne pouvez pas le manquer. »

— Avez-vous trouvé le gros rocher ? demanda-t-elle en souriant.

Elle enfila sa robe, la boutonna, puis ramassa ses bas.

— Depuis que j'ai quitté Llanddeusant, je suis passé devant sept rochers, tous plus gros les uns que les autres. Aucun n'était à côté d'un chêne dont le tronc était fendu.

Catrin se figea.

— Où allez-vous ?

— À Plas Niwl. Le domaine d'une veuve, une certaine Catrin Price.

Seigneur ! C'était elle qu'il cherchait. Mais pourquoi ? Est-ce que cela avait un rapport avec son désastreux voyage à Londres ?

Elle enfila ses bas et déclara d'un ton détaché :

— J'espère que vous avez informé Mme Price de votre arrivée, car elle vit en recluse. Si vous n'avez pas annoncé votre visite, elle refusera peut-être de vous recevoir.

— J'ai entendu beaucoup de choses sur la Dame de la Brume. Notamment qu'elle monte à cheval, qu'elle sait manier un fusil et qu'elle joue de la harpe. Mais j'ignorais qu'elle était recluse.

L'entendre employer cette expression – la Dame de la Brume – terrifia Catrin. Peu de gens en dehors de Llanddeusant l'appelaient ainsi, et elle n'avait utilisé ce nom qu'une fois, dans sa lettre à lord Mansfield.

Mais si cet homme connaissait son surnom, pourquoi disait-il aussi qu'elle savait monter à cheval et se servir d'un fusil ? Tous ceux qui la connaissaient savaient qu'elle ne montait que son poney et que les armes la terrifiaient.

— Qui vous a raconté tout cela sur la... Dame de la Brume ?

Elle enfila ses mules et alla se camper devant l'inconnu. Son visage était fermé. La bouche qui lui avait paru si belle quand il souriait avait pris un pli méfiant.

Il posa son chapeau sur sa tête.

— J'entends ce genre d'histoire depuis mon enfance. J'ai grandi à Carmarthen. Les gens parlaient de cette femme avec une crainte mêlée d'admiration.

Oh, bien sûr. Il la confondait avec sa grand-mère. Celle-ci avait porté le titre de Dame de la Brume comme une couronne royale, avec plus de majesté que Catrin ne pourrait jamais en avoir.

Eh bien, s'il cherchait une femme âgée et vaillante, et non une lettrée timide comme elle, il ne deviendrait jamais qu'elle était Catrin Price. Cependant, il persisterait sans doute dans ses recherches et finirait par découvrir la vérité. Il valait donc mieux qu'elle sache pourquoi il était à sa recherche.

— J'ignorais que notre légende locale était aussi connue, dit-elle en plaquant un sourire sur ses lèvres. Je suppose que vous avez laissé votre cheval au bord de la route ?

— Oui.

Elle s'engagea dans un chemin, et il la suivit. L'ascension était raide, et ils l'effectuèrent en silence. En arrivant au sommet, elle lui demanda avec une feinte indifférence :

— Vous venez donc de Carmarthen ?

— Pas exactement, dit-il en se dirigeant vers son cheval pour le ramener vers la route. Il y a des années que je ne vis plus ici. Mais le bateau de Londres fait escale ici, aussi me suis-je arrêté pour rendre visite à des amis.

Catrin se figea. Il venait de Londres et se renseignait à présent sur elle... Elle parvint cependant à réprimer sa panique. Il pouvait y avoir une raison parfaitement anodine à son souhait de rencontrer la Dame de la Brume.

Mais laquelle ?

— Si vous pouviez m'indiquer le chemin...

— Pourquoi souhaitez-vous voir Mme Price ?

Une étincelle apparut dans les yeux de l'inconnu, et elle se reprocha sa réaction trop vive.

— Je crains que ce ne soit une question personnelle.

— Je vois.

Quel genre d'affaire personnelle pouvait justifier qu'il apparaisse à la porte de Plas Niwl sans annoncer sa visite ?

Il posa sur elle un regard placide.

— Vous la connaissez bien ?

— Tout le monde connaît Catrin Price.

— Vous disiez qu'elle vivait recluse ?

Il semblait soupçonneux. La panique s'empara de nouveau de Catrin.

— Elle était très sociable autrefois. Mais elle est trop malade désormais pour quitter son lit, et elle refusera probablement de vous recevoir.

Pardonnez-moi, grand-mère. Cette dernière avait été forte et en bonne santé jusqu'à son dernier souffle.

— De quelle maladie souffre-t-elle ?

Catrin repoussa une mèche derrière son oreille et dit la première chose qui lui traversa l'esprit.

— Euh... la goutte.

Non, la goutte était une maladie qui touchait les hommes âgés qui buvaient trop. De plus, cela n'aurait empêché personne de recevoir des visites.

— Elle a aussi le cœur malade... et des difficultés à respirer.

Catrin n'était vraiment pas douée pour le mensonge, mais avait-elle le choix ? Si cet homme venait de Londres exprès pour la voir, il ne pouvait y avoir qu'une seule explication.

Il parut encore plus soupçonneux.

— La pauvre femme semble en effet dans une situation désespérée. Heureusement que je suis venu sans tarder, avant qu'elle ne soit dans la tombe.

Seigneur, elle ne l'avait pas découragé le moins du monde. Il n'y avait plus qu'une chose à faire.

— Je vais vous indiquer le chemin. Plas Niwl n'est pas difficile à trouver. Ensuite, je retournerai nager.

Un autre sentier menait du lac jusqu'à la colline. Ce raccourci lui permettrait de rentrer chez elle bien avant qu'il n'y arrive. Surtout s'il suivait les indications qu'elle allait lui donner.

Elle désigna la route, en veillant à éviter son regard.

— Allez tout droit. Dans une centaine de mètres, vous rencontrerez un embranchement. Prenez à gauche.

— En ville, ils m'ont dit de tourner à droite.

La gorge de Catrin se noua.

— Cela rallongerait votre chemin de trois kilomètres. Il vaut mieux prendre à gauche.

Il posa sur elle un regard sombre et intense. L'aimable jeune homme s'était transformé en un Gallois méfiant qui ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait.

— Lorsque vous rencontrerez un pont enjambant un ruisseau, vous ne serez plus très loin. Une grande allée vous conduira jusqu'aux murs du domaine. Vous n'aurez plus qu'à les suivre pour trouver l'entrée du parc.

Le pont était situé à l'opposé des grilles d'entrée. Il arriverait à Plas Niwl une bonne demi-heure après elle. Cela lui laisserait le temps de prévenir les domestiques, qui lui répondraient qu'elle était trop malade pour le recevoir.

— Accepteriez-vous de renoncer à aller nager pour m'accompagner ? Je ne pense pas que Plas Niwl soit très éloigné d'ici.

Était-il vraiment sarcastique, ou bien était-ce un effet de son imagination ?

— Vous... vous n'avez pas besoin de moi.

— Il y a quelques minutes, vous m'avez proposé de me montrer le chemin.

De toute évidence, il se méfiait d'elle. Il fallait qu'elle lui échappe !

Soudain, elle entendit quelqu'un sur la route les appeler. Tournant la tête en direction de cette voix, elle vit un homme se diriger vers eux et ne put réprimer un grognement de contrariété. C'était ce prétentieux de sir Reynald Jenkins, dont le domaine jouxtait le sien. Apparemment, il était revenu du voyage qu'il accomplissait régulièrement pour visiter ses nombreuses propriétés. Il allait sans doute lui demander encore une fois de lui vendre Plas Niwl, bien qu'elle ait jusqu'ici refusé toutes ses offres.

Elle devait absolument s'éclipser avant qu'il les ait rejoints, car il allait révéler son identité à l'étranger. Avec un peu de chance, il était trop loin pour la reconnaître, surtout avec ses cheveux mouillés.

— Je... je suis désolée, balbutia-t-elle en s'approchant du chemin. Je dois partir.

Et elle s'enfuit, sans même retenir son châle soulevé et emporté par le vent.

— Attendez ! cria l'inconnu.

Mais elle était déjà loin.

Evan plissa les yeux. La jeune femme s'était évanouie dans la nature. S'il avait été superstitieux, il en serait revenu à sa première impression et aurait cru avoir eu une vision. Selon la légende, la Dame du Lac avait longuement parlé avec le marchand, la première fois qu'il l'avait vue, et elle avait disparu quelques secondes plus tard.

Mais Evan n'était pas superstitieux. Il ramassa le châle et passa les doigts sur les motifs compliqués de la dentelle. Les esprits ne portaient pas de châles aussi luxueux.

Par ailleurs, une fée ne lui aurait pas fait battre le cœur et n'aurait pas éveillé son désir en sortant du lac, sa chemise mouillée collée à son corps soulignant ses seins et faisant apparaître ses mamelons roses.

Il n'aurait pas dû la regarder, mais comment faire autrement ? Ses seins fermes étaient ceux d'une femme jeune, mais cependant assez mûre pour connaître les plaisirs du lit. Pendant un instant, il avait eu envie de partager ces plaisirs-là avec elle. Très envie.

Si elle lui avait laissé voir un peu plus longtemps son corps à peine couvert, qui sait ce qu'il

aurait fait ? Sans doute se serait-il comporté comme les Gallois d'autrefois. C'est-à-dire qu'il l'aurait hissée sur son épaule pour l'emmener au fond des bois. Et même quand il était devenu évident qu'elle n'était pas une créature de la forêt, mais une timide jeune femme, il avait continué à la désirer.

Il y avait des années qu'aucune femme n'était parvenue à provoquer chez lui un tel désir. La masse de ses cheveux noirs et bouclés tombant en cascade sur ses épaules, ses lèvres rouges, sa peau pâle qu'il avait vue s'enflammer... Evan se maudit de ne pas lui avoir demandé son nom.

Et ses yeux ! Si grands qu'un homme aurait pu s'y noyer. Tant qu'elle était dans l'eau, ils lui avaient paru bleus. Mais, lorsqu'elle s'était approchée de la bruyère, ils étaient devenus presque mauves. Avec son menton tremblotant, elle avait l'allure d'un elfe pris au piège.

À Londres, les gens à la mode lui auraient trouvé une apparence bizarre, car elle n'avait pas les traits ronds correspondant aux standards de beauté du moment. Cependant, son aspect presque surnaturel l'attirait et lui donnait envie d'en apprendre plus sur elle.

Son châle à la main, il retourna vers son cheval et attendit l'homme qui avait fait fuir la belle inconnue.

Ce dernier s'arrêta près de sa jument. Un parfum lourd émanait de ses habits de dandy.

— Bonjour, monsieur. Ne vous ai-je pas vu en ville tout à l'heure ?

— Si. Je me suis arrêté pour demander mon chemin. Je me rends à Plas Niwl.

— Vous avez de la chance. Je vais justement dans la même direction. Je suis sir Reynald Jenkins, et mes terres touchent ce remarquable domaine.

— Mon nom est Evan Newcome. Je serais enchanté que vous me montriez le chemin. Je commençais à me demander si je le trouverais un jour, dit Evan en remontant à cheval.

Sir Reynald mit sa monture au pas.

— Mme Price ne vous a pas proposé de vous accompagner ?

— Que voulez-vous dire ? Je n'ai pas rencontré Mme Price.

— Non ? J'ai dû me tromper. J'aurais pourtant juré que vous parliez avec elle, il y a un instant.

Le sang d'Evan se glaça.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais vous devez faire erreur. Cette femme ne pouvait guère avoir plus de vingt ans.

L'homme eut un petit reniflement.

— Il me semble que Mme Price est plus proche de vingt-cinq ans. Des cheveux noirs, des yeux bleus... comme la femme qui se tenait près de vous.

Un mauvais pressentiment envahit Evan.

— Je ne comprends pas. Je pensais que Mme Price était une veuve très âgée. J'ai entendu toutes sortes d'histoires à son sujet. N'est-ce pas elle qu'on appelle la Dame de la Brume ?

Un sourire étira les lèvres de sir Reynald.

— Toutes les femmes de Plas Niwl, y compris Catrin, se font appeler ainsi depuis des générations. Catrin est veuve, en effet, comme l'était sa grand-mère Bessie. En fait, je pense que vous cherchez Bessie, dont la réputation était